

pays à Abd-el-Meleck. Les Berbers n'eurent pas plutôt connaissance de la mort d'Ocbah, qu'ils se soulevèrent de nouveau, et taillèrent en pièces les troupes que leur opposait le gouverneur de la Mauritanie. Celui-ci périt lui-même dans la mêlée. En apprenant cette défaite, le calife de Damas nomma un nouveau gouverneur, qui vint d'Égypte à la tête d'une nombreuse armée d'Arabes et de Syriens; mais, attaqué par les rebelles sur les bords de la Masfa, il fut complètement vaincu. Un grand nombre d'Arabes périrent dans le combat, et les débris de ses troupes, ralliés par deux généraux nommés Baledji et Thaalaba (*), furent contraints de faire leur retraite du côté de la mer, et de se jeter dans Ceuta pour tâcher de passer en Espagne.

Abd-el-Meleck s'effrayait de l'arrivée de ces troupes nouvelles; il craignait avec raison qu'elles ne vinssent mêler encore de nouveaux éléments de discorde aux factions qui existaient déjà dans la Péninsule. Il ne voulut pas les y recevoir. Ce refus irrita les ennemis qu'il avait parmi les Arabes d'Espagne: ils résolurent de faire entrer malgré lui dans le pays les vaincus de la Masfa, et ensuite de le déposer.

Les Berbers, de leur côté, fiers des succès obtenus en Afrique par leurs compatriotes, crurent que le moment était venu de secouer le joug des Arabes: ils tentèrent à la fois de s'emparer de Cordoue et de Tolède; ils échouèrent dans cette double entreprise. Enfin, un troisième corps de Berbers s'était avancé pour s'opposer au débarquement de Baledji et de Thaalaba; mais il fut battu par les nouveaux venus, réunis aux Arabes qui leur avaient facilité le passage du détroit. Rien n'arrêta plus la marche des vainqueurs. Ils s'avancèrent en toute hâte vers Cordoue où résidait Abd-el-Meleck, qui leur fut livré par les habitants de cette ville: ils l'attachèrent à

une croix, à l'entrée du pont, entre un cochon et un chien. Baledji le fit décapiter, et se fit proclamer à sa place gouverneur de l'Espagne. Une partie de l'armée refusa de reconnaître ce nouvel émir, et se rangea sous les ordres de Thaalaba. Enfin, la plupart des Arabes qui étaient anciennement en Espagne, les habitants du pays, les débris des Berbers et le gouverneur de Narbonne, nommé Abd-el-Rahman-ben-Ocbah, se rallièrent autour des deux fils d'Abd-el-Meleck. Il y avait ainsi trois partis en présence: ceux de Baledji et de Thaalaba, et celui des fils d'Ab-el-Meleck. Ces derniers avaient avant tout à cœur de venger la mort de leur père. Ils attaquèrent Baledji dans les plaines de Calatrava. Baledji et le fils d'Ocbah, qui commandaient les deux armées, se rencontrèrent au milieu de la mêlée, et Abd-el-Rahman ayant renversé Baledji d'un coup de lance, la fortune se décida en sa faveur. Son courage et son bonheur dans cette rencontre lui firent donner le surnom d'Al-Manzour, c'est-à-dire le victorieux.

Cependant le gouverneur d'Afrique était parvenu à apaiser les Berbers et à rétablir la domination arabe; mais, pour se débarrasser des plus remuants de ces intrépides guerriers, et pour contre-balancer en Espagne la puissance des forces arabes et syriennes que Baledji et Thaalaba y avaient introduites, il les y envoya sous le commandement d'Aboul-Katar (*), qu'il nomma gouverneur de ce pays. A son arrivée, les fils d'Abd-el-Meleck et Thaalaba déposèrent les armes. Ce dernier fut envoyé en Afrique pour y rendre compte de sa conduite, et les dissensions parurent un instant se calmer.

Aboul-Katar tâcha de remettre un peu de régularité dans l'administration du pays, ou plutôt de créer cette administration qui n'existait pas. Il abolit les privilèges accordés au royaume éphémère de Tadmir, qui fut assujéti

(*) Mariana les appelle Belgi et Toba. Dans Ferreras, on trouve Belzi et Toaba.

(*) Selon Mariana, Abuel Catar; selon Ferreras, Abulcatar.

aux mêmes taxes que toutes les propriétés chrétiennes, et qui fut, quelques années plus tard, entièrement confondu parmi les autres terres de la conquête. Le nouveau gouverneur s'appliqua surtout à calmer les factions; mais ses efforts demeurèrent impuissants. Un chef nommé Zamaïl, mécontent du lot qui, dans le partage des terres, était échu aux Arabes de l'Irak, ses compatriotes, et blessé de ne pas avoir obtenu le gouvernement de Saragosse qu'il avait demandé, s'unit à Thouéba, frère de Thaalaba. Ils levèrent ensemble l'étendard de la révolte, et attaquèrent Aboul-Katar. Celui-ci étant tombé dans une embuscade y fut tué d'un coup de lance : alors Thouéba fut proclamé émir, et Zamaïl se contenta du commandement de Saragosse.

L'administration du nouveau gouverneur fut inique et violente. Le pays était de tous les côtés abandonné à la discorde et au pillage. Enfin les scheiks arabes se réunirent à Cordoue, afin de se concerter sur les moyens de rétablir le calme. Ils tombèrent d'accord de prendre pour émir un homme brave et prudent, qui ne se fût pas mêlé au mouvement des partis. Ils élurent un nommé Yousouf, et sur ces entrefaites Thouéba étant venu à mourir, la nomination qu'ils avaient faite fut accueillie favorablement par tous les partis. La sagesse de ce choix promettait une administration heureuse. L'ambition d'Ahmer empêcha ces espérances de se réaliser. Mécontent d'avoir perdu la charge d'émir de la mer, qu'Yousouf venait de supprimer comme inutile, il prit les armes, appela ses partisans à la révolte, et plongea de nouveau le pays dans les horreurs des discordes intestines. Le calife de Damas, dont l'Espagne relevait, aurait peut-être pu rétablir la tranquillité dans ce pays, où tout n'était que trouble et que désolation; mais des intérêts plus puissants le préoccupaient, et l'Espagne devait bientôt échapper entièrement à sa domination.

LA DYNASTIE DES ABBASSIDES SUCCEDE A CELLE DES OMMYADES. — LE DERNIER DESCENDANT DES OMMYADES FONDE EN ESPAGNE UN ÉTAT INDÉPENDANT DES CALIFES DE DAMAS. — RÉGNE DE FROILA. — ORIGINE DU COMTÉ D'ARAGON. — RÉGNES D'AURELIO ET DE SILO. — IBN ALARABI S'EMPARA DE SARAGOSSE. — INVASION DE CHARLEMAGNE EN ESPAGNE. — BATAILLE DE RONCEVAUX. — FIN DU RÉGNE D'ABD-EL-RAHMAN-EL-DAGHEL.

Malgré la loi que nous nous sommes imposée de parler uniquement des faits qui se sont passés sur le sol de l'Espagne, l'histoire des califes se trouve en quelques endroits si intimement liée à celle des Arabes établis dans la Péninsule, qu'il devient indispensable d'en rapporter ici quelques circonstances.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs élurent pour chef Abd-Allah, qui avait changé son nom en celui d'Abou-Beker, c'est-à-dire le père de la vierge, parce qu'il était père d'Ayesha, la plus jeune des femmes du prophète. Ce fut lui qui prit par humilité la qualification de calife, adoptée aussi par ses successeurs : elle signifie vicairie.

Omar, père de Haphsa, autre femme du prophète, fut ensuite élu pour calife. Il se fit le premier appeler *Emir al-Moumenin*, c'est-à-dire prince des croyants. C'est ce titre qu'on rencontre à chaque pas dans les chroniqueurs espagnols, converti en celui de *Miramamolín*.

Othman fut choisi pour succéder à Omar. Ensuite on éleva au califat le fils d'Abou-Taleb, oncle de Mahomet. C'est le fameux Ali qui avait épousé Fatimah, fille du prophète et de Cadhige sa première femme. Ali, malgré cette double qualité de cousin germain et de gendre, qui le liait au fondateur de la religion nouvelle, ne put faire reconnaître son autorité par Moavias, petit-fils d'Ommayah (*). Celui-ci se

(*) On trouve dans quelques auteurs, Ommayah; presque tous les historiens espagnols l'appellent Humeia; aussi désignent-ils ses descendants sous le nom de Beni-Humeyas.

maintint dans le gouvernement de l'Égypte et de la Syrie qui lui avait été conféré par Omar, et il invoqua les droits qu'il avait lui-même au califat. Il avait été pendant longtemps secrétaire de Mahomet; il se trouvait son cousin au huitième degré, car il était petit-fils d'Ommyah, petit-fils lui-même d'Abd-Menaf, trisaïeul du prophète. D'un autre côté, quand, après cinq années de règne, Ali fut mort assassiné, et qu'on eut élu Hassan son fils, les descendants d'Abbas, oncle paternel de Mahomet, protestèrent contre ce choix, et prétendirent aussi au califat. Mais Hassan, le cinquième et le dernier des califes élus ou directs, résigna le pouvoir en faveur de Moavias, premier souverain de la race des Ommyades. Cette dignité qui, jusqu'alors, était restée élective, devint en quelque sorte héréditaire, et quatorze princes de la famille des Ommyades se succédèrent sur le trône.

Cependant plusieurs Abbassides (*) avaient successivement tenté de le leur enlever. Un prince de cette famille, nommé Mohammed, avait pris secrètement le titre d'iman et de souverain pontife. Son fils Ibrahim, qui lui avait succédé dans cette dignité, avait agi plus ouvertement : il avait même fait quelques progrès en Perse; mais il était tombé entre les mains de Merwan II, quatorzième calife de la famille des Ommyades, qui l'avait fait mourir. En apprenant son supplice, ses partisans réunis à Couffah proclamèrent calife Aboul-Abbas, son frère. Les deux oncles de celui-ci, Abd-Allah et Saleh, s'étant mis à la tête des révoltés, attaquèrent Merwan, qui, après plusieurs défaites, fut enfin pris en Égypte et décapité. Sa mort ne satisfut pas encore Aboul-Abbas, qui ne se considérait pas comme tranquille possesseur du pouvoir tant qu'il n'avait pas exterminé jusqu'au dernier rejeton de la race des Ommyades. Sur la foi d'une amnistie qui leur avait été accordée, quatre-vingt-dix cava-

liers de cette famille vivaient tranquillement à Damas. Abd-Allah, oncle du nouveau calife, les ayant invités à un festin, les fit frapper de verges jusqu'à ce qu'ils tombassent expirants; ensuite on les couvrit de tapis et de coussins, sur lesquels les autres convives prirent leur repas.

Deux petits-fils d'Hescham, le dixième des califes ommyades, habitaient Couffah. Aboul-Abbas ordonna de les mettre à mort; mais le hasard voulut que l'un d'eux, Abd-el-Rahman-ben-Moavias, fût absent lorsqu'on vint pour le saisir. Prévenu de la mort de son parent et du danger qui menaçait sa propre tête, il se réfugia au milieu des tribus nomades du désert; et, ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il s'enfuit en Afrique, où il rencontra quelques partisans. Il y passa cinq années, poursuivi sans cesse par les émissaires d'Aboul-Abbas, auquel sa cruauté avait fait donner le surnom d'*El-Saf-fah*, c'est-à-dire, celui qui répand le sang. Ne croyant pas encore l'Afrique un asile assez sûr, il résolut d'aller en chercher un en Espagne, où peut-être il pourrait relever la fortune de sa famille; mais avant de se hasarder dans un pays qu'il ne connaissait pas, il y envoya Bedr, affranchi de son père. Par un heureux hasard, celui-ci arriva à Cordoue lorsque Yousouf était déjà parti pour faire la guerre à Ahmer. Il trouva réunis dans cette ville quatre-vingts scheiks des tribus syriennes. Ils délibéraient sur la nécessité de remplacer par un nouvel émir Yousouf, qui n'usait du pouvoir que dans son propre intérêt; ils discutaient aussi sur la nécessité d'affranchir le pays de la suzeraineté des califes. Ceux des scheiks auxquels Bedr s'était adressé proposèrent d'élire cet Ommyade échappé seul au massacre de sa famille. Dans les circonstances où l'on se trouvait, lorsqu'on cherchait un chef capable d'en imposer à toutes les ambitions, c'était une véritable fortune que de trouver le dernier rejeton d'une race royale chérie de toutes les tribus syriennes. Au moment où l'on songeait à se débarrasser de toute dépendance

(*) Mariana et quelques auteurs espagnols les appellent Alabecides.

envers les califes d'Orient, qui, jusqu'alors, avaient exercé sur les conquérants de l'Espagne un double pouvoir religieux et temporel, il y avait quelque chose de providentiel dans l'arrivée d'un parent du prophète, qui pouvait par son concours transformer la révolte en un acte de religion. Les scheiks envoyèrent donc sans délai des députés à Abd-el-Rhaman, pour lui offrir non-seulement un asile, mais la souveraineté sur toutes les tribus musulmanes de la Péninsule. Abd-el-Rahman ne balança pas : à la tête de quelques amis et de sept cents cavaliers berbères il s'embarqua, et vint aborder en Andalousie le 3 dsulkada de l'année 138 de l'hégire (9 avril 756 de J. C.). Les chefs qui l'avaient appelé accoururent au-devant de lui pour lui jurer obéissance, et, en peu de jours, il vit une armée de vingt mille hommes réunie sous ses ordres.

Les premières nouvelles de ce mouvement furent apportées à Yousouf au moment où il venait de prendre Saragosse et Ahmer qui s'y était renfermé. Il ramenait prisonniers et enchaînés sur des chameaux Ahmer, son fils et son secrétaire. Dans le mouvement de fureur que lui causa cette nouvelle, il fit attacher ses prisonniers sur une croix et les fit tuer à coups de lance.

Cependant Abd-el-Rahman s'avancait vers Cordoue. Un des fils de Yousouf, chargé de défendre cette ville, ne crut pas devoir attendre l'ennemi derrière ses murailles. Il sortit à sa rencontre; mais il fut battu, et la ville de Cordoue tomba au pouvoir du nouveau venu. Yousouf accourut, à son tour, pour s'opposer à la marche de celui qu'il appelait l'intrus (*), *El-Daghel*. Il éprouva le même sort que son fils, et fut contraint d'aller se renfermer dans Grenade, où bientôt il

fut assiégé. Vivement pressé et ne se sentant pas le moyen de résister longtemps, il capitula le 28 rabia posterior de l'année 139 de l'hégire, 29 septembre 756 de J. C., et abandonna la souveraineté de l'Espagne au descendant des Ommyades.

Le nouvel émir s'occupa alors de pourvoir au commandement des provinces. Il chargea Zamaïl du commandement des provinces du nord de la Péninsule, soit pour le récompenser d'avoir, par ses bons offices, accéléré la soumission d'Yousouf et la pacification du pays, soit aussi parce qu'il y avait besoin, dans ces contrées, d'un chef habile et énergique pour faire face aux chrétiens des Pyrénées. Les divisions continuées des Arabes avaient permis aux Espagnols de regagner partout un peu de terrain. Sous Alphonse, le Catholique, le royaume fondé par Pélage s'était étendu des limites de la Cantabrie jusqu'à l'extrémité de la Galice. Après ces conquêtes, ce prince était mort en 757. Il avait eu quatre enfants de sa femme Ormisinda. C'étaient Froïla, Bimaran, Aurelio et Adosinda. Il laissait encore un fils, né d'une esclave maure qu'il avait enlevée dans une de ses incursions sur le pays ennemi. Aussi l'appelait-on Mauregato, c'est-à-dire le petit de la Mauresque, *Mauræ catulus*. Froïla, l'aîné de ses fils, bien qu'il fût d'un caractère rude et féroce, fut élu pour lui succéder.

Les Espagnols établis dans les Pyrénées, en se rendant maîtres des défilés, empêchaient les communications entre l'Espagne et les possessions que les Sarrasins conservaient encore en France. On trouve à chaque pas, dans les chroniques arabes, la mention de combats qui leur ont été livrés. Ainsi, pendant que la lutte entre Abd-el-Rahman-el-Daghel et Yousouf durait encore, un corps de troupes, envoyé contre ces chrétiens par le gouverneur de Barcelone, avait été taillé en pièces. C'était pour repousser leurs attaques qu'Abd-el-Rahman avait fait choix de Zamaïl. Mais ce chef ne put empêcher les progrès qu'ils faisaient chaque jour.

(*) Mariana défigure ce nom et en fait celui de Adahil. C'est ainsi que les noms s'alièrent de la manière la plus étrange, en passant d'une langue dans une autre. Abd-el-Rahman joignait à son nom celui de son père, Moavias. Aussi, au lieu de Ben-Moavias, Éginhard ne l'appelle que Ibin-Mauga.

A peu près à cette époque, en 758, Garci-Ximenes, le premier des rois de Sobrarbe, étant mort, Garci-Inigo, son fils et son successeur, désireux d'augmenter son royaume, rassembla ses troupes, et alla attaquer Pampelune dont il finit par se rendre maître. Pendant le siège, un des chevaliers qui marchaient sous ses ordres, Aznar (*), parvint à s'emparer de Jaca,

(*) Mariana dit qu'Aznar était fils d'Eudes, duc d'Aquitaine. Blancas en fait, sans plus de raison, le petit-fils de ce souverain. « Eudes, dit-il, avait trois fils, Hunold, « Vifar, Aznar; et deux filles, Monime, qui fut femme de Froila; la seconde, dont on ne dit pas le nom, fut mariée à Muños, « qui commandait dans la Cerdagne » (nous en avons déjà parlé, et nous avons dit qu'elle se nommait Lampégie). « Après la mort « d'Eudes, Charles Martel s'étant emparé « des États de ce souverain, le plus jeune « de ses fils, Aznar, passa dans la Cantabrie. « Il y eut deux enfants, Eudon, qui s'établit dans la Biscaye; et Aznar, fondateur « du comté d'Aragon. »

Il y a dans ces faits de nombreuses erreurs. Eudes eut trois fils, Hunold, Hatton et Remistain. Le premier fut Hunold, à qui une partie des États de son père fut laissée par Charles Martel, mais seulement à titre de vassal de la couronne de France. Le second, Hatton, eut en partage le comté de Gascogne. En 745, Hunold lui fit crever les yeux; Hatton mourut au bout de peu de jours des suites de son supplice. La même année, pour expier ce forfait, Hunold se retira dans un couvent de l'île de Ré. Vaifar ou Gaiffre, son fils, fut mis en possession de ses États; mais s'étant révolté contre Pepin, il fut vaincu et forcé de se sauver. Il fut tué dans sa fuite par ses propres soldats. Enfin, le troisième fils d'Eudes, Henry-Stan ou Remistain, qui avait d'abord embrassé le parti de Pepin, l'ayant abandonné pour soutenir la révolte de Vaifar son neveu, fut pris et pendu comme traître et comme rebelle, et ne laissa pas de descendance. Hatton eut trois fils, Loup I^{er}, comte de Gascogne; Atalgarius, comte des Marches de Gascogne; Icterus, comte d'Auvergne.

Vandrigisile, fils d'Atalgarius et, par conséquent, arrière-petit-fils d'Eudes, épousa Marie, fille de ce comte Aznar que nous venons de voir fonder le comté de Jaca ou d'Aragon. Voilà, en réalité, le seul

dont presque toute la garnison avait été au secours de Pampelune. Pour le récompenser de ce service, le roi Garci-Inigo lui donna cette ville qu'il érigea en un comté relevant du royaume de Sobrarbe. Comme la ville de Jaca s'élève entre deux rivières du nom d'Aragon, cette petite souveraineté prit le nom de comté d'Aragon.

De l'autre côté des Pyrénées les affaires des Sarrasins étaient encore en plus mauvais état. Narbonne était la seule ville importante qui leur restât dans la Septimanie. Il y avait peu de temps qu'un seigneur goth, nommé Ausemonde, avait livré à Pepin Nîmes, Maguelone, Agde et Béziers. Ce roi avait aussi essayé d'enlever Narbonne d'assaut; mais, ne pouvant y parvenir, il s'était borné à occuper les environs de cette ville qu'il tenait ainsi bloquée. En 759, une partie de la garnison, qui était chrétienne, fatiguée d'un siège qui durait depuis six années, s'unit aux habitants pour massacrer les Maures, et la ville se rendit à condition qu'elle se gouvernerait elle-même et par ses propres lois. A la même époque, le chef arabe qui commandait à Girone et à Barcelone, secoua le joug d'Ab-el-Rahman, se reconnut vassal de Pepin, et mit son gouvernement sous la protection de ce roi.

Quand Narbonne, Girone et Barcelone furent enlevées aux Maures, il y avait déjà trois années qu'Abd-el-Rahman-el-Daghel avait vaincu Yousouf et l'avait contraint à abandonner le gouvernement de l'Espagne. Le vieil émir, en apprenant la perte que venait d'éprouver la puissance mahométane, et songeant que depuis trois ans *El-Daghel* commandait, que dès lors la première ferveur inspirée par son arrivée devait être éteinte, s'imagina que le moment était favorable pour ressaisir le pouvoir. Il appela ses amis aux armes; mais la fortune ne lui fut

lien de parenté qui le rattache au fameux rival de Charles Martel.

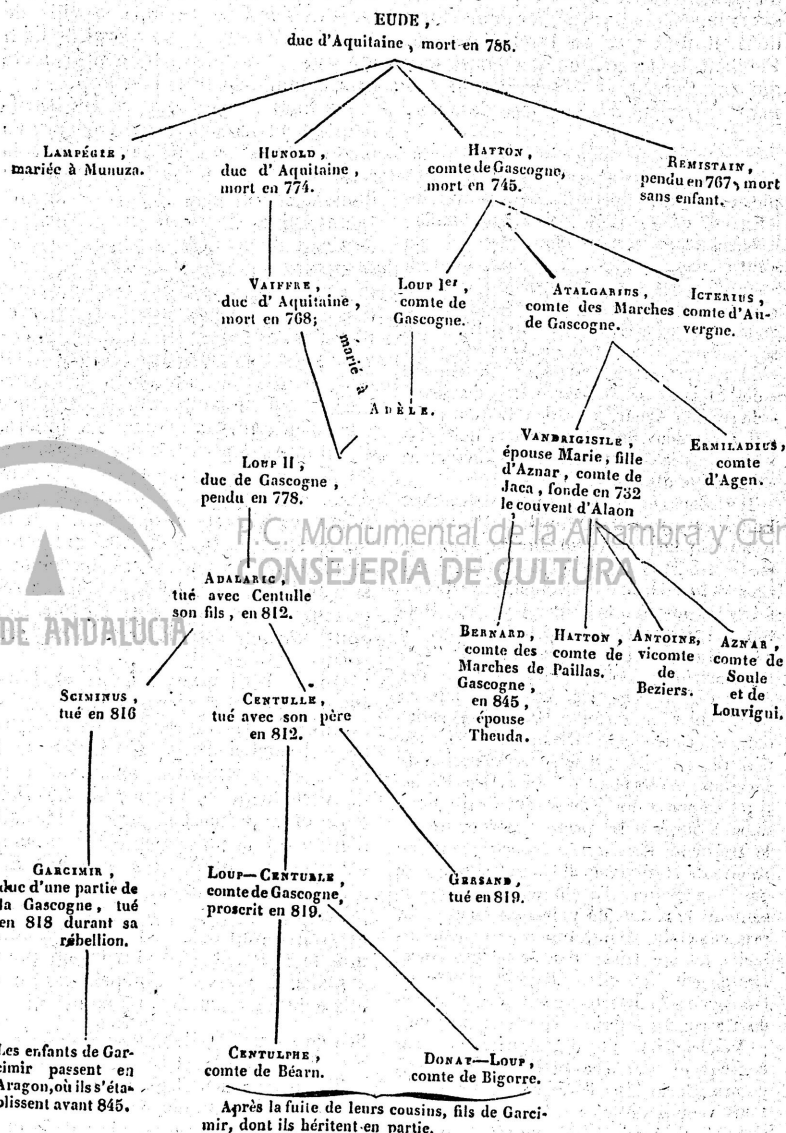
Toute cette généalogie est parfaitement établie par la charte de fondation du monastère d'Alaon, en 832, pièce de la plus

pas favorable. Il fut défait, et l'on trouva son corps sur le champ de ba-

taille. De ses trois fils, l'un, Aboul-Zaïd, fut tué dans une rencontre près

haute importance historique, reconnue comme authentique par les critiques les plus

judicieux, et dont nous aurons occasion de parler plus d'une fois.



de Tolède. Les deux autres demeurèrent prisonniers. Abd-el-Rahman, en leur faisant grâce de la vie, les condamna à une prison perpétuelle. Il fit enfermer Aboul-Aswad dans une tour de Cordoue, et Khasem dans un cachot de Tolède.

Il y avait deux ans qu'il avait apaisé cette révolte, lorsqu'un nouveau soulèvement éclata. Les restes du parti de Yousouf se réunirent, s'emparèrent de Tolède et délivrèrent Khasem qu'on y tenait toujours renfermé. Ces ennemis ne furent pas les seuls qu'Ald-el-Rahman eut alors à combattre, il vit s'élever le plus dangereux de ceux qui eussent encore attaqué sa puissance. Le calife Aboul-Abbas le Sanguinaire n'existait plus. Son frère, Abou-Giaffar, qui lui avait succédé, avait mérité, par ses conquêtes en Arménie et en Cappadoce, le surnom d'Al-Manzour. Il voulut faire rentrer sous son empire cette riche Espagne qui s'en était séparée. Il chargea le gouverneur de l'Afrique, El-Ela-ben-Mogueith, de châtier les rebelles et d'écraser le dernier rejeton d'une race maudite. El-Ela-ben-Mogueith obéit. Il passa en Espagne; il faisait porter devant lui un étendard qui, disait-il, lui avait été envoyé par Abou-Giaffar. C'était la bannière noire des Abbassides, qui venait encore une fois lutter contre la bannière blanche des Ommyades. Les deux armées se rencontrèrent près de Badajoz. Les troupes du calife ne purent résister à l'impétuosité de la cavalerie d'Abd-el-Rahman. Elles furent culbutées. Bén-Mogueith fut tué en s'efforçant de rétablir le combat; l'étendard noir fut renversé dans la poussière, et resta aux mains du vainqueur. Abd-el-Rahman fit couper la tête, les mains et les pieds de Ben-Mogueith, pour les envoyer, dit-on, au calife Almanzor. Celui-ci, en les voyant, dit qu'assurément *El-Daghel* était un démon. Il se félicita de ce que Dieu avait mis la mer entre lui et l'Espagne, et de ce qu'Abd-el-Rahman n'avait pas eu la pensée de venir en Orient pour lui disputer l'empire.

Pendant qu'Abd-el-Rahman-el-Daghel défendait son trône contre des

ennemis qui partageaient sa croyance, les chrétiens lui suscitaient d'autres embarras. Froïla continuait toujours la guerre acharnée qu'Alphonse, son père, avait faite aux musulmans, et il avait remporté divers avantages. Les chroniqueurs parlent, notamment, d'une bataille dans laquelle un grand nombre de Maures auraient péri. Les uns placent cette victoire pendant la dernière année du gouvernement de Yousouf (*), les autres la reculent de trois années. Au reste, quelle que soit sa date, Abd-el-Rahman résolut de mettre un terme aux ravages exercés par Froïla. En 766, ses troupes entrèrent dans le royaume des Asturies en même temps par la Galice et par la Biscaye. Elles saccagèrent tout le pays, et forcèrent les chrétiens des Asturies à demander la paix; bien que les historiens ne la fassent signer que deux années plus tard, elle commença de fait à partir de ce moment. Mais les Espagnols n'en restèrent guère plus tranquilles. L'agitation était tellement un besoin pour eux, que lorsqu'ils ne faisaient pas la guerre aux infidèles, il fallait qu'ils se la fissent à eux-mêmes. Froïla eut à combattre les Galiciens et les Basques, qui refusaient de reconnaître son autorité. Le roi des Asturies prétendait même étendre sa souveraineté sur le pays conquis par les chrétiens des Pyrénées. Il voulut donc se mettre en possession de Pampelune; mais, soit que la rivalité qui existe entre les différentes provinces de l'Espagne se manifestât déjà, soit que le caractère violent et tyrannique de Froïla fit abhorrer sa domination, les vainqueurs de Pampelune refusèrent de se soumettre à lui, et, comme ils ne se trouvaient pas en état de se maintenir dans cette ville dont ils venaient à peine de s'emparer, ils aimèrent mieux la restituer aux Arabes que de la lui abandonner. Les fureurs de Froïla ont justifié la haine

(*) Cette date est évidemment erronée. Yousouf a cessé de gouverner en 756, et ce n'est que l'année suivante, 757, que Froïla a été élu roi.

dont il était l'objet. Son frère Bimaran était aussi bon, aussi chéri, qu'il était lui-même cruel et exécré; il en devint jaloux et le poignarda de sa propre main. Il paya bientôt de sa vie son détestable fratricide. On conspira contre lui. On le poignarda à son tour et on nomma, pour lui succéder, Aurélio, le dernier des fils légitimes d'Alphonse le Catholique (*). Froïla laissa deux enfants, Alphonse et Ximena (**). Il fut enterré avec Monime, sa femme, dans l'église d'Oviedo. Cette ville avait été fondée pendant son règne.

Sous le gouvernement de son successeur, un seul événement vint troubler la tranquillité publique. Les nombreux esclaves que les Espagnols avaient faits dans leurs incursions sur le pays des Maures, se révoltèrent; mais Aurélio parvint à réprimer ce soulèvement. Ce prince ne régna que quatre années. Il avait donné en mariage sa sœur Adosinda à un seigneur nommé Silo, qui fut élu pour lui succéder. Quelques troubles dans la Galice, promptement apaisés, altérèrent seuls la paix de ce règne. Silo mourut en 783, neuf ans après être monté sur le trône. Il ne laissa pas d'enfants.

Comme on l'a vu, Abd-el-Rahman-el-Daghel avait non-seulement contraint les chrétiens à cesser leurs incursions sur les possessions arabes; il avait encore abattu l'étendard des Abbassides. La bannière verte des Fatimites vint à son tour s'élever contre lui. Un aventurier nommé Abd-el-Gafir, qui se disait le descendant d'Ali et de Fatimah, passa d'Afrique en Espagne pour lui enlever le pouvoir. Mais les forces d'Abd-el-Gafir n'étaient pas en état de lutter avec celles de l'émir; aussi le

Fatimite, après s'être réuni à quelques débris vivaces du parti de Yousouf, commandés par un chef expérimenté du nom d'Halifa, se jeta dans les montagnes de Ronda et d'Antequera. Il ne sortait de ces retraites inaccessibles que pour piller les contrées environnantes. Il parvint à s'y maintenir pendant sept années, malgré tous les efforts qu'on put faire pour l'attirer en rase campagne. Enfin des secours lui furent envoyés d'Afrique. Habib-el-Seklebi, qui les conduisait, étant débarqué près de Tortose, fut attaqué par le gouverneur de cette place. Il fut tué et ses troupes furent mises en déroute. Néanmoins les vaincus perdirent peu de monde: ils se rallièrent, et quoiqu'il y ait assez loin de Tortose aux montagnes de Ronda et d'Antequera, ils allèrent y rejoindre Abd-el-Gafir. Celui-ci, fier de l'accroissement de ses forces, oublia la prudence qui jusqu'alors l'avait garanti de tout désastre. Il s'éloigna davantage des montagnes qui lui servaient de retraite. Il reconnut bientôt sa faute, et voulut retourner en arrière; mais tandis qu'il s'efforçait de gagner la Sierra d'Antequera, en remontant la vallée du Xenil, il fut atteint par les armées d'Abd-el-Rahman auprès d'Ecija. Forcé de livrer bataille, il fut défait et tué en combattant.

A peine cette lutte était-elle terminée, qu'Abd-el-Melech-ben-Omar, qui commandait à Saragosse, étouffa une conspiration qui était sur le point d'éclater. Hossein voulait proclamer dans cette ville le calife d'Orient. Le gouverneur le fit décapiter. Ici, il faut l'avouer, l'histoire devient d'une désespérante obscurité. Les chroniqueurs espagnols dénaturent tous les noms. Ainsi ils parlent d'un roi maure de Saragosse, qu'ils appellent Marfilus. D'abord, il faut le dire, à cette époque aucun Arabe ne s'arrogeait le titre de *Melech*, roi (*). Celui de wali était

(*) D'autres historiens le font fils d'un Froïla frère d'Alphonse le Catholique. D'après cette version, il aurait été cousin germain, au lieu d'être frère du roi auquel il succédait.

(**) Il n'y a pas de preuves authentiques de l'existence de Ximena, Scimena ou Chimène. Beaucoup de critiques la considèrent comme un personnage inventé par les romanciers.

(*) Pour être juste, il faut dire que ce reproche ne s'adresse pas à tous les chroniqueurs. Quelques-uns d'entre eux ont employé le mot de *subregulus*, en usage dans la

donné aux gouverneurs des villes et des provinces. La dignité d'émir, qui répond à notre mot de prince, était la plus élevée à laquelle leur ambition pût prétendre; et quoique plusieurs historiens fassent remonter à Abd-el-Rahman-el-Daghel l'origine du califat d'Occident, on croit que ce chef se contenta d'avoir un pouvoir égal à celui des califes, sans en prendre le titre. Il paraît s'être borné à celui d'émir.

Quel était donc ce roi Marfilius dont parlent les chroniqueurs? Condé, dans son Histoire des Arabes, forme une conjecture qui paraît assez probable. Le nom du gouverneur de Saragosse, Ben-Omar, c'est-à-dire le fils d'Omar, se traduisait en latin par *Omaris filius*: c'est probablement de là qu'est venu celui de Marfilius. Cet Abd-el-Melech-Ben-Omar était un homme d'une grande énergie, et certes il y avait besoin d'un chef de ce caractère dans une ville comme Saragosse, qui était le rendez-vous de tous les mécontents. C'est là que se rassemblaient les restes du parti de Yousof, et ceux qui dans un but d'intérêt particulier auraient voulu replacer la Péninsule sous l'empire du calife d'Orient. Cependant, on voit bientôt Ben-Omar remplacé par un autre chef. Peut-être avait-il dû se retirer devant quelque sédition populaire.

Un chef, nommé Ibn-al-Arabi, avait été mis en possession du gouvernement de Saragosse, à la suite de quelque soulèvement, et il avait conçu la pensée de s'y maintenir indépendant de l'autorité d'Abd-el-Rahman; mais Ben-Omar, le Marfilius des auteurs espagnols, était revenu avec des forces plus considérables, l'avait attaqué, l'avait

latinité de cette époque. Il signifie non pas roi, mais celui qui est au-dessous du petit roi. C'est le titre que le pape Grégoire III donne à Charles Martel dans la lettre qu'il lui adresse pour réclamer son appui. D'autres auteurs ont employé, non le mot de *rex*, mais celui de *regulus*; c'est ainsi que Blancas écrit *Mauri Casaraugustanenses reguli*.

Du Cange regarde le titre de *subregulus* comme équivalent à celui de comte.

contraint à fuir, et Ibn-al-Arabi était passé en France pour réclamer l'appui de Charlemagne. Ce prince était alors à Paderborn, au fond de la Westphalie. A la suite de ses victoires sur les Saxons, il avait convoqué une diète dans cette ville pour y recevoir le serment des capitaines nouvellement soumis. C'est là que lui furent présentés Ibn-al-Arabi et plusieurs autres Sarrasins, parmi lesquels se distinguait Khassem, ce fils de Yousof, délivré par ses partisans de la prison de Tolède où Abd-el-Rahman l'avait fait renfermer. Ils lui demandèrent des secours et se déclarèrent ses vassaux. Le roi de France leur accorda leur demande; et ayant rassemblé son armée en Aquitaine, il la divisa en deux corps, dont un entra en Espagne en suivant le littoral de la Méditerranée; l'autre, sous la conduite de Charles lui-même, y pénétra en franchissant les défilés de la Biscaye. Pampelune fut d'abord assiégée; puis elle se rendit après une courte résistance. Les deux armées françaises, qui s'avançaient par des chemins opposés, se réunirent sous les murs de Saragosse. Cette ville ne résista pas longtemps, et Charlemagne y rétablit Ibn-al-Arabi. Le but principal de l'expédition était atteint. Les dispositions des populations étaient peu amicales; les princes chrétiens eux-mêmes ne voyaient qu'avec effroi le voisinage d'un protecteur aussi redoutable que le roi des Francs; et la fidélité des chefs arabes parut fort douteuse à Charlemagne. Il ne jugea donc pas à propos de séjourner dans le pays. D'ailleurs, de nouveaux mouvements de Witikind et de ses Saxons le rappelaient sur les bords du Rhin. Il prit des otages pour être sûr de la fidélité de ses nouveaux sujets arabes, et il revint sur ses pas pour rentrer en France. Il fit à son retour raser les murs de Pampelune, dont les habitants lui parurent disposés à la révolte, et il s'engagea de nouveau dans les gorges des montagnes, ne pensant pas que leur passage dût lui présenter à son retour plus de danger qu'à son arrivée. Cependant des Vascons, et, dit-on, aussi

des Arabes, s'étaient mis en embuscade sur le haut de la montagne. L'armée défilait sur une longue ligne comme l'exigeait la nature des lieux. Les Vascons laissèrent passer l'armée sans se montrer. Les bagages étaient à l'arrière-garde et presque sans escorte. Sitôt qu'ils les virent paraître, ils se jetèrent sur le peu de troupes qui les défendaient, et commencèrent à les piller. Charles était à la tête de l'armée. Il ne fut averti de cette agression qu'après la retraite des ennemis, et il lui fut impossible de tirer immédiatement vengeance de leur attaque, car, après avoir à la hâte pillé les bagages, et profitant de la nuit qui approchait, les ennemis prirent la fuite avec une telle célérité qu'on ne put indiquer où ils s'étaient retirés. Dans cette embuscade, les Français perdirent plusieurs de leurs plus célèbres guerriers, et, entre autres, Roland, gouverneur de la Marche de Bretagne, si célèbre chez les romanciers, bien que ce soit la seule fois que l'histoire fasse mention de lui.

La fuite des agresseurs avait été si rapide que, non-seulement on ne put les suivre dans leur retraite, mais que, au dire de plusieurs historiens, on ne put savoir d'une manière bien avérée quels ennemis on avait eus à combattre. S'il faut s'en rapporter à une chartre de Charles le Chauve, rapportée par le cardinal Aguirre dans sa collection des conciles (*), le fils de

Vaifar, Loup II, duc de Gascogne, vassal du roi de France, était à la tête des montagnards qui se jetèrent sur l'arrière-garde de Charlemagne, dans le défilé de Roncevaux. Cette félonie ayant été découverte par la suite, le duc Loup fut ignominieusement pendu (*).

Ibn-al-Arabi garda peu de temps le pouvoir que lui avait rendu Charlemagne. Un musulman, vassal et tributaire d'un roi chrétien, ne pouvait conserver aucune influence parmi les disciples fanatiques du prophète. Un parti puissant se forma contre lui et, en 778, il fut assassiné dans une mosquée. Houssein-ben-Yahyah, qui était à la tête des conjurés, s'empara du gouvernement de Saragosse, et proclama la souveraineté de Mahadi, fils d'Abou-Giaffar, calife d'Orient. Abd-el-Rhaman, qui jusqu'alors était resté tranquille, s'émut en entendant encore une fois retentir le nom des califes abbassides. Il rassembla une armée puissante. Cependant Saragosse résista pendant plus d'une année. Enfin Houssein-ben-Yahyah se soumit, et remit à Abd-el-Rahman ses deux fils pour garants de sa fidélité. L'emir parcourut ensuite tout le pays jusqu'au pied des Pyrénées, et fit rentrer en son pouvoir Pampelune, Barcelone, Gironne, Tortose et toutes les villes qui avaient accepté la suzeraineté du roi des Francs.

Quelques années plus tard, en 787, Abd-el-Rhaman, sentant les approches

(*) Voir, pour la généalogie de Loup, la note des pages 147 et 148.

Voici les passages de la chartre citée par le cardinal Aguirre, qui se rapportent à cet événement: « Magnus avus noster Carolus.....
« Lupo..... totam Vasconia partem beneficiario jure reliquit..... quam ille omnibus
« pejoribus pessimus ac perfidissimus supra
« omnes mortales, operibus et nomine Lupi
« pus, lairo potius quam dux dicendus, Vi-
« farii patris scelestissimi, avique apostata
« Hunaldi improbis vestigiis inhærens, ar-
« ripuit..... Attamen dum simulante atrox
« nepos, sacramentum glorioso avo nostro
« multiplex dicebat, solitam ejus majorumque
« suorum perfidiam expertus est in reditu
« ejus de Hispania: dum cum scara latro-

« num comites exercitus sacrilege trucidavit.
« Propter quod postea jam dictus Lupus cap-
« tus misere vitam in laqueo finivit. »

Aguirre, vol. III.

(*) Nous ne rapporterons en ce moment aucune des fables auxquelles a donné lieu cette fameuse bataille de Roncevaux. Cet événement, qui tient si peu de place chez les historiens contemporains, en remplit une immense dans les chroniques chevaleresques. Il n'est certainement aucun autre combat qui ait été célèbre par autant de refrains populaires. Nous aurons occasion de faire connaître une partie de ces traditions en parlant du règne d'Alphonse le Chaste.